

« J'ai vu, et voici une foule immense, que nul ne pouvait dénombrer ». La description que nous fait le livre de l'Apocalypse est assez enthousiasmante. Elle nous montre la foule des rachetés, le peuple de Dieu. Mais cette vision est aussi énigmatique. Car en imaginant la scène, on ne peut s'empêcher de se demander qui est ce peuple de Dieu : qui en fait réellement partie ? Et, finalement, comme au départ pour un grand voyage, chacun se demande « suis-je sur la liste des passagers ? » Ou au moins sur liste d'attente ?

De fait, le texte de l'Apocalypse demande à être dévoilé, « décodé », comme on dirait de nos jours. Il faut en comprendre les paradoxes. Pour ma part, en lisant ces lignes, je revois immédiatement le retable de l'agneau mystique, exposé dans la cathédrale de Gant, en Belgique. Pour ceux d'entre vous qui ne la connaîtraient pas, cette œuvre montre une foule immense et bigarrée dans un grand jardin, cheminant paisiblement vers la source de la vie, sur laquelle trône l'agneau de Dieu. Et cette belle image semble receler au moins quatre paradoxes.

Tout d'abord: « cette foule a blanchi ses vêtements dans le sang de l'agneau ». Voilà qui doit laisser plus d'une ménagère sceptique ! Et cet exploit de blanchisserie est appelé la grande épreuve. Mais quelle est-elle ? Pour certains, c'est clair, cette épreuve fut un martyre : ils portent encore les attributs de leur témoignage de foi jusqu'à la mort. L'image du sang est ici pertinente. Mais ce n'est pas le cas de tous : pour ces chevaliers, artisans, dames élégantes et servantes, quelle fut l'épreuve à laquelle ils doivent d'être là ?

Passer la grande épreuve, c'est peut-être seulement venir, quand on entend la voix du Pasteur ! Peut-être sont-ils face à la source de vie pour avoir intensément désiré être là ! Pour avoir fait ce saut de la foi qui consiste à dire « j'appartiens au Christ, et personne ne m'arrachera à sa main ». Un ami me montrait un jour comment son fils, debout sur une haute marche, sautait sans hésitation dans le vide pour rejoindre les bras de son père, certain qu'il ne lui arriverait rien. C'est à ce saut dans le vide que nous sommes appelés, pour suivre en toute confiance la voix du Bon Pasteur.

Par ailleurs, second paradoxe, si la foule est innombrable, si tout le monde veut être de la partie, c'est sans bousculade ni précipitation. C'est la foule sans la cohue. C'est un peu l'opposé de l'ouverture des soldes. Il y en aura pour tout le monde, et tout le monde le sait. Ils sont debout, mais on n'a pas l'impression qu'ils font la queue pour se rendre à la fontaine de vie. Tous sont seulement en train d'arriver, mais ils semblent déjà servis, déjà comblés. Le sentiment qui se dégage de cette scène, c'est une immense paix.

Et, justement, cette grande épreuve qu'est saut de la foi éclaire la scène de l'Apocalypse. Quand on est allé jusqu'à ce niveau de dessaisissement de soi, de dépossession de nos ambitions, de nos volontés, et de la peur qu'elles ne se réalisent pas, le retable de l'agneau nous dit que seule reste la paix. Pas l'ennui, pas la routine : seulement la paix.

Et la source de cette paix est à chercher au centre du retable, au cœur du texte. On y trouve la source de vie : l'agneau. La source de leur force réside dans la candeur, dans la faiblesse, dans l'impuissance d'un petit agneau.

Et là se trouve le troisième paradoxe : Le Bon Pasteur est un agneau ! Il est fait agneau et il s'est offert en holocauste. Il s'est fait homme et s'est offert pour nous. Il sait ce que sait que d'être homme. Et en même temps il a fait l'expérience de l'unité avec le Père, de la confiance : il s'est remis entre les mains du Père, au pire moment de sa vie terrestre, au plus fort de l'humiliation, du doute et de la douleur. Et il nous appelle à faire de même : à nous en remettre à lui comme il s'en est remis au Père, comme il s'en remet au Père de toute éternité.

Mais le texte que nous avons entendu recèle un quatrième paradoxe : le troupeau des brebis est « foule de toutes nations, tribus, peuples et langues ». Là encore, le retable de l'agneau mystique (que j'espère vous avoir convaincu d'aller revoir), met en lumière le paradoxe : la foule y apparaît bigarrée, cosmopolite, faite de papes et de paysans, de saints illustres et d'illustres inconnus. Pourtant, personne ne semble troublé par la disparité de l'assistance.

On est loin des « notables » et des « femmes de qualité » qui jettent Paul et Barnabé dehors dans les Actes des apôtres ; ces personnages qui rappellent un peu « le charme discret de la bourgeoisie », pour paraphraser Luis Buñuel. Or, le sanctuaire ou trône l'agneau n'a rien d'un salon VIP. Il n'accueille pas ceux qui auraient une destinée de première classe. Une élite. Et, de fait, les Actes des apôtres précisent que le peuple des croyants se rassemble lorsque l'assemblée de la synagogue se disperse. Ce qui rend certains jaloux, c'est justement que d'autres se massent « pour entendre la parole du Seigneur ». Ils tiennent à leur exclusivité. Or, la vision apocalyptique de Jean, c'est un peu le Paradis pour tous ceux qui veulent rester attachés à la grâce de Dieu. La foule des croyants est nécessairement disparate et bigarrée.

C'est l'ultime paradoxe : on suit la voix du bon Pasteur en la faisant entendre aux autres. On entre en présence de l'Agneau en accueillant les autres en sa présence, en les y introduisant, comme le firent Paul et Barnabé avec les habitants d'Antioche. Ainsi, accèderons-nous à ce lieu où « Dieu essuiera toute larme de nos yeux ».